

LA CHARTREUSE DE DOUAI, UN PARCOURS HISTORIQUE



DE L'HOTEL RENAISSANCE A LA RENOVATION DE LA CHAPELLE

Par Frédéric Cossart

AVANT-PROPOS

Cette brochure a pour seule ambition de réunir des informations éparses dans des revues et des ouvrages dont la plupart sont difficilement accessibles. Il s'agit d'une courte mise au point sur l'évolution, jusqu'à la période la plus récente, de l'ensemble des bâtiments réunis au XVII^e siècle sous l'autorité des Chartreux.

L'approche délibérément diachronique qu'impose le sujet exclut une mise en œuvre pédagogique à un niveau donné ou dans le cadre d'un programme précis : aucune visite, soyons clairs, n'aura pour thème le titre de ce fascicule. Il est possible en revanche de puiser dans ces six siècles d'histoire des thèmes en rapport avec le programme de plusieurs classes. On pourrait ainsi passer une heure sur site à étudier les illustrations régionales de la Renaissance, ainsi que le destin des personnages qui ont fait construire l'hôtel particulier¹. De même, la découverte d'un établissement du clergé régulier, qui a donné lieu à la partie la plus importante de notre travail, a toute sa place en classe de seconde, voire au collège. Comprendre comment l'archéologie a récemment permis d'établir le plan définitif de la Chartreuse, corrigeant ainsi des erreurs répétées depuis le XVIII^e siècle, ou de mieux connaître la vie quotidienne des moines, intéressera sans doute les élèves. Une visite sur le thème de la société française au XVIII^e siècle, pour laquelle on utilise les ressources classiques du musée (tableaux, plan-relief) peut s'achever, ce qui facilitera la transition avec le cours sur la Révolution, sur le départ des moines, le vandalisme révolutionnaire, voire les transformations apportées à la « ci-devant Chartreuse » par les militaires. Ne parlons pas enfin de toutes les utilisations possibles de cette formidable ressource patrimoniale dans le cadre d'activités du type des TPE.

Ce travail n'aurait pu être mené à bien sans la gentillesse, la disponibilité et le savoir d'un grand nombre de gens. Nous tenons à remercier MM. Louis et Compagnon, archéologues à la Ville de Douai, Mme Turpin et M. Lefebvre du Musée de la Chartreuse, auxquels l'iconographie de ce fascicule doit tout, M. Bigotte, documentaliste au lycée Corot, ainsi que Mme Degouy et le personnel des Archives municipales de Douai.

¹ Dans le cadre par exemple de la quatrième partie du programme (2001) d'histoire de seconde, « Humanisme et Renaissance ».

I./ L'hôtel Renaissance

L'entrée par la grille de la rue des Chartreux place le visiteur en face de la partie la plus ancienne du musée de la Chartreuse : un corps de bâtiments perpendiculaires dont une tour ronde, contenant un escalier, occupe l'angle, et qui se prolonge un peu au-delà d'une autre tour d'escalier, carrée celle-là (fig. 1 et 2²). Il s'agit d'un ancien hôtel particulier, construit en deux étapes distantes de cinquante ans, quoique l'ensemble apparaisse d'une grande unité architecturale. Deux noms doivent ainsi être cités : celui de Jacques d'Anneux, seigneur d'Abencourt, qui fit édifier le noyau initial en 1559, et celui de Jean de Montmorency, qui le fit prolonger en 1608.

L'hôtel d'Abencourt

Les autorités douaisiennes favorisent à cette époque l'installation dans les murs de la ville de riches familles nobles, notamment par des rabais et exemptions fiscales. Jacques d'Abencourt se fixe ainsi à Douai en 1554. En 1559, il hérite de son père et acquiert le domaine du « Coulombier » dans le quartier de la « Couture [culture] Saint-Albin », sur la rive gauche de la Scarpe. Cette vaste propriété longe le rempart entre la rue du Coulombier (actuelle rue des Chartreux) et, au fur et à mesure des agrandissements, la rue d'Ocre. Maurice Wagon, président de chambre honoraire à la Cour d'Appel de Douai et archiviste municipal jusqu'à sa mort en 1939, en a retracé l'évolution dans une brochure inédite qui reste l'exposé le plus rigoureux et complet sur l'histoire de la Chartreuse de Douai³. Il apparaît que les détenteurs successifs du domaine appartiennent depuis le milieu du XIV^e siècle à la riche bourgeoisie échevinale. Du manoir primitif en tout cas il ne reste rien, puisque M. d'Abencourt le fait entièrement détruire pour y élever l'hôtel particulier dans lequel est aujourd'hui installé le musée. La construction, au goût du jour, impressionne visiblement les échevins qui, dans une délibération du 5 juillet 1565, évoquent « *une somptueuse demeure* »⁴. Laissons Jacques Guillouet, ancien conservateur du musée, la décrire : « *Conformément à la tradition, brique et pierre se mêlent [...], les baies sont coupées de meneaux, mais elles sont, marque du goût antiquisant, surmontées de frontons alternativement triangulaires ou cintrés. L'intérieur est plafonné "à la française" de poutres et de poutrelles dont la mouluration est, dans certaines salles, de goût gothique, mais dans d'autres inspirée par la Renaissance anversoise* »⁵. L'heureux propriétaire, couvert d'honneurs et d'avantages, nommé commissaire aux finances de l'Université dès l'année de sa création, en 1562, est alors l'une des personnes les plus en vue de la ville. Cela n'empêche pas un contentieux avec le Magistrat (conseil des échevins), lorsque celui-ci, en 1570 et 1571, fait renforcer le rempart pour faire face aux attaques des protestants : inacceptable empiètement, aux yeux de M. d'Abencourt – on a vu que sa propriété jouxtait la fortification – qui fait intervenir le gouverneur. En 1578, année de graves troubles interconfessionnels⁶, il doit un temps quitter la ville, comme nombre de grands seigneurs catholiques douaisiens ; il ne semble pas en revanche que la propriété, à la différence d'autres, ait été saccagée.

L'hôtel de Montmorency

Le seigneur d'Abencourt resta maître des lieux environ trente ans. En 1595, l'hôtel appartient à Gilles de Lens, baron d'Aubigny, qui meurt sans y avoir apporté de modifications notables en 1607. Entre alors en scène son gendre et héritier, Jean de Montmorency, véritable continuateur de l'œuvre d'Abencourt. Descendant d'une branche de cette très ancienne famille de la noblesse française installée aux confins de la Flandre et de l'Artois au XV^e siècle, Jean est issu d'un milieu intimement lié aux Habsbourg : Jean, son arrière-grand-père, gouverneur de Lille, Douai et Orchies, était proche de

² Toutes les illustrations figurent à la fin du texte.

³ Voir bibliographie.

⁴ Cité par M. Wagon, op. cit.

⁵ J. Guillouet, « Résurrection de la Chartreuse de Douai », cf. bibliographie.

⁶ On en lira le récit détaillé in M. Rouche (s.d.), *Histoire de Douai*, Editions Le Téméraire, 2^e édition, 1998, p. 109-111.

Charles Quint ; Louis, son père, est mort en défendant Ostende face aux princes d'Orange en 1585 ; Nicolas, son oncle, est chef des finances des archiducs Albert et Isabelle⁷ et a accès au Conseil privé. La famille a de puissantes attaches à Douai, où sont nés Jean et ses frères et sœurs. Les six enfants sont en bas âge lorsqu'ils se retrouvent orphelins – leur mère est morte quelques mois avant son époux. Leur éducation est alors confiée au grand-père, François de Montmorency. Les trois frères aînés entrent dans les ordres – l'un d'eux occupa les fonctions les plus prestigieuses chez les Jésuites, à Rome et dans les provinces septentrionales de la Compagnie –, ce qui permet à Jean, le cadet, qui lui a embrassé la carrière des armes, de réunir à partir de 1613 les titres et les possessions auxquels ils ont dû renoncer.

Pourtant, lorsque Magdeleine de Lens, qu'il a épousée deux ans plus tôt, hérite de son père en 1607, Jean de Montmorency n'est encore qu'un homme jeune (il a vingt-six ans) et assez peu fortuné, et pour financer les travaux importants qu'il prévoit dans l'hôtel d'Abencourt, il doit vendre des biens ruraux provenant de cette succession. C'est que dépourvue de salle de réception digne de son rang, trop exigüe pour y loger sa nombreuse famille (il eut treize enfants, dont six fils), la demeure lui paraît d'emblée devoir être agrandie. Dès 1608, deux grandes salles superposées⁸, reliées entre elles par l'escalier logé dans le tour carrée, sont raccordées à la construction primitive. A la base de la toiture, une tourelle en encorbellement contient un passage pour aller au grenier. Une aile en retour, détruite après la Seconde Guerre mondiale, joint en angle droit le corps principal au niveau de la tour, délimitant une cour carrée visible sur les plans du XVII^e siècle⁹. Pierre, brique, soubassement en grès, les matériaux ne diffèrent pas de ceux utilisés un demi-siècle plus tôt pour l'hôtel d'Abencourt, et l'ensemble, on l'a dit, est construit dans le même style, quoiqu'en plus imposant (les fenêtres du rez-de-chaussée sont à double meneau, ce qui a pour effet de surélever le bâtiment par rapport à l'autre).

Brillant officier, M. de Montmorency est aussi un fervent catholique, qui, en 1613 est à l'origine de la fondation du couvent des Clarisses, ces religieuses chargées de remettre dans le droit chemin les prostituées, nombreuses dans le quartier du Barlet. Nous sommes alors dans ces premières décennies du XVII^e siècle qui ont vu la Contre-Réforme triompher, et les grandes villes des Pays-Bas du Sud se couvrir de monastères et de clochers. Cette « invasion conventuelle », pour reprendre l'expression d'Alain Lottin, a pris un tour d'autant plus spectaculaire à Douai que cette ville, on l'a dit, a accueilli l'Université en 1562, et se voit par là chargée de la formation des élites catholiques. Montmorency participe d'ailleurs au développement universitaire, puisqu'on le voit, en 1629, souscrire une importante dotation en faveur du collège de Marchiennes, vénérable institution où les Jésuites enseignent alors depuis plus de soixante ans. A cette époque pourtant, il n'est plus douaisien : nommé gouverneur d'Aire en 1620, il vend en 1623 sa propriété de Dorignies aux Jésuites, qui en font leur maison de campagne, et son hôtel douaisien aux Prémontrés de Furnes. Envoyé ensuite par l'Infante Isabelle comme ambassadeur auprès du roi d'Espagne Philippe IV (1621-1665), il est fait chevalier de la Toison d'Or et reçoit en 1630 le titre de prince de Robecq. Il meurt l'année suivante, au faite de sa gloire et de sa richesse.

⁷ A la mort de Philippe II (1598), les Pays-Bas du Sud sont constitués en Etat autonome sous le gouvernement d'Isabelle, fille du défunt roi, et de son époux Albert, archiduc d'Autriche. Ils retombent à la mort d'Isabelle, en 1633, sous l'autorité de Madrid.

⁸ 17 m de long sur 7,20 de large, plafond avec poutres apparentes à près de 5 m de hauteur. Le lieu, par son esprit et sa fonction, diffère, on le voit, des petites salles intimes de l'hôtel d'Abencourt.

⁹ Plan de Martin le Bourgeois (1627), ou plan de Blaeuw qui reprend ce dernier en 1648 (fig. 3).

II./ La Chartreuse (1662-1791)

Les Prémontrés de Saint-Nicolas de Furnes tirent leur nom de l'abbaye de Prémontré, dans l'Aisne, fondée en 1120 par saint Norbert. Ces « moines blancs » sont des chanoines réguliers : ils suivent la règle dite « de saint Augustin », pratiquent la pauvreté et assurent éventuellement le service pastoral dans les paroisses¹⁰. Acquéreurs de l'hôtel Montmorency en juillet 1623, ils en sont restés propriétaires quarante ans, sans en marquer l'histoire. Il est vrai qu'ils n'y ont implanté qu'un séminaire, sorte de pensionnat où résideraient les jeunes moines de l'abbaye pendant leurs études à Douai. En fait, l'établissement semble ne jamais avoir pris son essor¹¹, et les Prémontrés le vendirent en 1662 aux Chartreux, dernier ordre à venir s'implanter à Douai pendant la période espagnole.

Une règle sévère, un site inapproprié

La création des Chartreux, tout comme celle des Prémontrés, s'inscrit dans le retour aux sources de l'éremitisme, l'une des tendances les plus marquantes du christianisme occidental au tournant des XI^e et XII^e siècles. A l'origine de l'ordre, saint Bruno, ancien compagnon de Robert de Molesme, fondateur de Cîteaux, décida de se retirer du monde, avec six compagnons, puis s'établit en 1084 dans l'isolement du massif de la Grande-Chartreuse, près de Grenoble. Les Chartreux s'affirment donc en opposition à la puissance temporelle et à la splendeur de l'abbaye de Cluny, à la tête vers 1100 d'un réseau centralisé de plus de mille monastères implantés partout en Europe. Eux aussi, d'ailleurs, comme les Cisterciens et les Prémontrés, ont troqué l'habit noir des Clunisiens contre une robe de laine blanche, symbole de simplicité et de pauvreté. La règle adoptée est des plus rudes :

« Combinant la vie commune et l'isolement, la règle cartusienne, rédigée en 1130 par Guigue, le cinquième prieur de la Chartreuse, aggravait les exigences bénédictines, établissait le silence presque perpétuel, l'abstinence complète de la viande et partageait le temps du moine entre la prière, le travail des champs ou la copie des manuscrits. A cause de son extrême sévérité, le développement de l'ordre fut lent, mais la qualité de sa vie religieuse ne se relâcha jamais pendant les siècles suivants. »¹²

Comment cet ordre, vieux de près de six siècles, en vient-il à s'installer à Douai, dans un hôtel particulier, endroit peu approprié aux nécessités de la réclusion ? Pour le comprendre, il faut remonter à 1654, année au cours de laquelle Marie Loys, fille d'un poète douaisien, lègue par testament sa fortune à l'ordre des Chartreux, à condition que ceux-ci fondent un monastère à Douai dans un délai de cinq ans après sa mort (survenue le 11 janvier 1654, le lendemain de la rédaction du testament). Les Chartreux de Valenciennes, qui avaient déjà obtenu de Philippe II l'autorisation de s'installer à Douai en 1571, après le sac de leur monastère par les protestants, trouvent là une seconde occasion de s'implanter dans la ville universitaire, et entament les démarches auprès des autorités.

« L'établissement que nous sollicitons, écrivent-ils dans leur lettre de requête à Philippe IV, ne peut être onéreux à votre Majesté, ni importun à aucun ordre religieux, ni à qui que ce soit de vos sujets, comme il se remarque dans toutes les maisons de cet ordre, mais au contraire de grande consolation et profit aux habitants de cette ville (et particulièrement aux pauvres auxquels on donne chaque jour et continuellement l'aumône), qui d'ailleurs est assez vague et déserte en différents endroits pour y avoir un établissement sans ruiner aucune maison. »¹³

Les autorisations du roi et du Conseil de la Ville obtenues, les Chartreux acquièrent un premier emplacement rue Morel. Pas assez spacieuse ni excentrée – et on voit par là que les conditions recherchées par l'ordre sont à l'inverse de celles des Prémontrés – la propriété ne leur convient pas, et ils rachètent en 1662 l'ancien hôtel d'Abencourt-Montmorency aux Prémontrés de Furnes.

¹⁰ Voir LEMAITRE (N.), QUINSON (M.-T.) et SOT (V.) : *Dictionnaire culturel du christianisme*, Cerf-Nathan, 1994, p. 208.

¹¹ Selon l'abbé Dancoisne, « pendant plusieurs années, un seul religieux résida dans la vaste maison dont l'acquisition avait été si onéreuse pour l'abbaye », mais qui était « mal située, disait-on, à cause de son éloignement du centre de la ville et des écoles publiques. » (DANCOISNE, p. 414 : voir bibliographie).

¹² CHELINI (J.), p. 364-365 (voir bibliographie).

¹³ *Requête* au roi, Archives départementales du Nord, Chartreux de Douai. Cité par DANCOISNE, p. 477.

L'inadéquation entre la propriété et un couvent est à peu près totale. Le cloître, en particulier, cœur de la vie monacale, est évidemment absent. Or les Chartreux comptent établir à Douai bien plus que le simple séminaire auquel s'étaient tenus leurs prédécesseurs. Le véritable intérêt de leur acquisition réside donc, outre son relatif isolement, dans une superficie qu'ils vont encore accroître en achetant des terrains et maisons dans le voisinage. Sur l'immense terrain autour de l'hôtel particulier va pouvoir bientôt surgir de terre un monastère suivant les prescriptions de saint Bruno. Car pour comprendre les différentes étapes de la construction, il faut se référer au modèle idéal que les prieurs successifs eurent à appliquer, et dont les anciennes chartreuses subsistant aujourd'hui, depuis les monastères gardois de Valbonne ou de Villeneuve-lès-Avignon jusqu'à celui, monumental et somptueux, de Pavie, apparaissent comme de parfaites illustrations¹⁴. Dans l'esprit de la Grande-Chartreuse, ces monastères s'organisent en trois parties : autour d'une cour, l'hôtellerie destinée à l'accueil des pèlerins et des visiteurs, ainsi que les cellules des frères, c'est-à-dire des religieux non prêtres qui accomplissent les tâches nécessaires à la vie de la communauté ; le petit cloître, autour duquel sont construits la salle capitulaire (lieu de réunion pour la communauté), le réfectoire et l'église ; enfin le grand cloître, entouré des cellules des pères, à la vie solitaire plus accentuée. Une distinction fonctionnelle s'opère donc entre le petit cloître, lieu de la vie commune ou cénobitique, et le grand cloître destiné à la vie retirée du monde, ou anachorétique.

Les étapes de la construction

Le plan (fig. 4) établi par le géomètre douaisien Boulé en 1790¹⁵ laisse apparaître les trois espaces de la chartreuse type. Dans cette configuration, l'ancien hôtel particulier sert de logement aux visiteurs (au moins jusqu'à la construction du bâtiment de 1690) et aux frères, tandis que les bâtiments adventices qui à l'époque le prolongeaient aux deux ailes vers la rue, fermant la cour d'honneur, sont réservés aux activités de service (boulangerie, brasserie, écuries). La vie religieuse proprement dite s'installe dans les lieux qui lui sont attribués, au fur et à mesure d'une construction qui s'étale sur soixante-cinq ans (voir fig. 5) et dont le coût élevé est assumé par les dons des nombreux bienfaiteurs de l'établissement¹⁶. Dès 1663 sont ainsi édifiés la chapelle (future salle capitulaire après la construction de l'église) et le réfectoire. La conquête française de 1667, d'autres difficultés aussi sans doute, expliquent qu'il ait fallu ensuite attendre près d'un quart de siècle pour passer à une deuxième tranche de travaux : la galerie ouest du petit cloître apparaît en 1687, en même temps qu'est reconstruit le réfectoire. La Chartreuse devient alors un perpétuel chantier : le bâtiment des « offices », à usage administratif, et qui sert également de logement pour les hôtes¹⁷, date de 1690, le grand cloître et les cellules qui le bordent à l'ouest, des dernières années du XVIIe siècle, tandis que l'église, commencée en 1700, n'est terminée qu'en 1722, et consacrée en 1725, quelques années avant l'achèvement du petit cloître et la construction des trois dernières cellules à l'est du grand cloître. Entre temps, les deux sièges que Douai eut à subir à la fin du règne de Louis XIV¹⁸ avaient causé des dégâts qui obligèrent à des réparations et ralentirent le rythme des extensions. N'oublions pas en effet que la Chartreuse est contiguë au rempart, et se trouve particulièrement exposée en cas d'attaque.

¹⁴ Voir bibliographie.

¹⁵ Les archéologues douaisiens (voir en bibliographie) ont clairement établi que ce plan, faisant état de modifications établies par les militaires après 1791, ne pouvait dater de 1790. L'attribution à Boulé est en revanche des plus vraisemblables.

¹⁶ C'est à ce titre qu'ont été sculptées, à la retombée des voûtes du réfectoire, les armoiries des familles Le Carlier et de Douay.

¹⁷ Le premier étage de ce bâtiment pourrait avoir abrité la bibliothèque des Chartreux, selon F.-O. Couturier (cf. bibliographie).

¹⁸ En 1710, la ville est prise au terme un siège terrible de près de deux mois par les Hollandais ; en 1712, elle est reprise par les Français, à nouveau après d'intenses bombardements.

L'architecture de la Chartreuse

Elle diffère de celle de l'hôtel d'Abencourt-Montmorency. Ce dernier était typique de la Renaissance flamande. Au-delà de la tour carrée, le bâtiment des offices de 1690¹⁹ (fig. 6) présente une architecture française typique, avec ses fenêtres à petits carreaux et ses ancrs de fer forgé en forme de fleurs de lys qui subirent au siècle suivant les dégradations des révolutionnaires. Les cordons de pierre qui prolongent les voussures des fenêtres apportent une touche régionale qu'on retrouve sur plusieurs maisons douaisiennes de même époque²⁰. A droite de ce bâtiment, la façade en pierres blanches de l'église (dégradée au moment de la Révolution, en proie aux intempéries, elle fut restaurée en 1894 puis en 2001) achève le parcours architectural que le visiteur a entamé en 1559 avec l'hôtel d'Abencourt. Cette façade (fig. 7), nous dit Maurice Wagon, « *n'est point classique : la partie supérieure est flanquée d'ailerons en volutes, analogues à ceux qui furent employés généralement dans les églises des Jésuites.* »²¹ Les cinq bas-reliefs sont eux incontestablement d'inspiration cartusienne : saint Bruno apparaît au sommet, en prière devant la Vierge et l'enfant Jésus, et en bas à gauche, délaissant par humilité les attributs épiscopaux (crosse et mitre)²². Saint Jean-Baptiste, dont il cherche à suivre l'exemple en se retirant au désert, apparaît à l'étage intermédiaire, à gauche, tandis qu'à droite, saint Hugues, Chartreux devenu en 1188 évêque de Lincoln en Angleterre, est représenté au moment où l'enfant Jésus lui est apparu dans le calice pendant qu'il célébrait la messe. Le dernier bas-relief, en bas à droite, figure saint Maurand, patron de Douai.

Pénétrons dans la Chartreuse. Le style adopté tranche singulièrement avec son époque. La salle capitulaire (1663), le réfectoire (1687), les cinq chapelles particulières des pères (début XVIIIe siècle), auxquelles l'église donne accès par la droite, le petit cloître (1728) sont construits dans un style archaïque, quasiment gothique, avec voûtes sur croisées d'ogives retombant sur des culs-de-lampe à sculptures variées. « *En y regardant de pas trop près, écrit J. Guillouet à propos du cloître (fig. 8), on s'y croirait en plein XVe siècle* »²³, et il est vrai que l'architecture rappelle étrangement, pour prendre un exemple local, celle de la halle aux draps de l'Hôtel de Ville, qui date de ... 1463. Guillouet conclut, parlant cette fois des chapelles latérales : « *Ces voûtes "ogivales" en plein règne du "Bien-Aimé", voilà qui démontre, à côté des formules architecturales à la mode, la survivance des vieux ateliers de tailleurs de pierre régionaux qui, quand on ne leur imposait pas autre chose, maintenaient les traditions ancestrales.* » L'église en revanche, composée d'une nef unique étroite et dépourvue de transept, ressemble au type d'édifice que les ordres font construire à partir du règne de Louis XIV.

Grand cloître et cellules

Le grand cloître et les cellules des pères restent un mystère dans la mesure où ils constituent la seule partie de la Chartreuse qui ait disparu corps et biens, rasés pour faire place à un hangar militaire. Un témoin oculaire en a pourtant laissé une description : c'est l'auteur du *Guide itinéraire de l'étranger dans Douai*, probablement édité en 1861, c'est-à-dire avant la destruction du cloître (1874). « *Nous remarquerons ici, écrit-il, la différence que le climat a établie pour ce genre de monuments entre ceux de nos pays et ceux du Midi. Tandis que les cloîtres que l'on voit en Italie, en Provence ou en Languedoc, sont largement ouverts et ne sont séparés de la cour centrale que par des colonnes, celui dont nous nous occupons ici est fermé par un mur percé de simples baies.* »²⁴ On constate l'identité architecturale avec le petit cloître, dont l'extrait cité pourrait aussi bien constituer une description.

¹⁹ C'est par ce bâtiment que s'effectue l'entrée au musée.

²⁰ Voir par exemple l'hôtel de la Tramerie (1642), rue des Foulons, ou le corps de maisons au 306-320 rue d'Arras.

²¹ Op. cit.

²² Il refusa l'archevêché de Reggio en 1092 pour vivre dans les solitudes de Calabre, où il mourut.

²³ Art. cit. Victor Bufquin écrit : « La merveille était incontestablement le petit cloître, unique en nos régions. » (cité par P. Bufquin in « Voici vingt ans ... », cf. bibliographie).

²⁴ p. 113.

L'essentiel de la vie du Chartreux se déroule dans sa cellule, véritable monastère dans le monastère. Spacieuse, souvent construite sur deux niveaux, elle se partage en plusieurs pièces qui assurent toutes les fonctions monastiques : elle est « *oratoire et église, bibliothèque et scriptorium, [...] lieu de vie avec chambre et cuisine, lieu de travail avec l'atelier [...] et le jardin* »²⁵.

Dans l'exemple douaisien, une première interrogation porte sur le nombre de cellules autour du cloître : alors que les chartreuses regroupent en général des ensembles de douze ou vingt-quatre cellules (trente-six à la Grande-Chartreuse), les documents iconographiques dont nous disposons sont contradictoires : vingt locaux sont visibles sur le plan-relief, dix-huit sur une vue cavalière de la Chartreuse datant du XVIII^e siècle²⁶, tandis que le plan de Boulé (cf. fig. 4) suggère une implantation très partielle de l'habitat monastique autour du cloître, qui apparaît comme une galerie carrée de 86 m de côté. Les fouilles effectuées en 1999 par le service archéologique de Douai, sous la direction de M. Pierre Demolon, ont permis de trancher cette question délicate ... et de vérifier la qualité du travail de Boulé. Elles confirment en effet que seule l'aile ouest a été entièrement bordée de cellules, au nombre de six – les cloisons de séparation ont déjà été abattues sur le plan, qui figure à ce niveau un long corridor portant la mention manuscrite : « *Anciennes cellules des religieux supprimées pour y mettre des affûts* ». Trois décennies plus tard (1728), trois cellules ont été ajoutées à l'est (elles sont très visibles sur le plan). Au sud, deux logements contemporains des cellules ouest (1692-1695), celui du prieur²⁷ (le supérieur local du monastère), plus vaste que tous les autres, et celui du sous-prieur, portent à onze le nombre maximal de cellules qu'a compté le couvent douaisien. L'aile septentrionale du grand cloître, quant à elle, est restée totalement vierge de constructions. Les Chartreux douaisiens n'ont donc jamais dû être plus de onze au XVIII^e siècle. A la veille de la Révolution, ils étaient neuf, auxquels il faut ajouter quatre frères dont les cellules devaient être aménagées dans l'ancien hôtel particulier.

La vie du Chartreux

Le service archéologique a reconstitué le plan type d'une cellule de l'aile occidentale (fig. 9). On y voit, reliée au grand cloître par un promenoir, une enfilade de quatre pièces bordées par le jardin : l'« Ave Maria », à la fois pièce à vivre et sas avec l'extérieur, où le moine, chaque fois qu'il entre ou sort, prononce la salutation angélique, la chambre, le cabinet de travail où il pouvait s'adonner à l'étude, et l'atelier réservé au travail manuel, imposé par la règle cartusienne, mais auquel Chartreux ne consacre qu'une faible part de son temps – fabrication d'objets en bois et en os²⁸, comme dans bien d'autres chartreuses. Sans compter le couloir, on approche les 60 m² habitables, répartis sur un seul niveau. Les cellules de l'aile orientale présentent la même répartition des pièces, mais orientées perpendiculairement au cloître. Les fouilles ont aussi permis de remonter divers ustensiles en céramique dont se servaient les moines : écuelles, pichets, vases, pots de fleurs, pots de chambre etc., mais pas de matériel de cuisine, puisque la pitance leur est fournie depuis la cuisine commune par un guichet situé près de la porte de la cellule. Le régime alimentaire est pauvre : poisson (quantité d'arêtes ont été retrouvées dans les latrines), légumes, fruits cueillis dans le couvent : un inventaire établi au lendemain du départ des Chartreux, en 1791, fait état de 1159 arbres fruitiers sur la propriété, dont un bon nombre dans le jardin du grand cloître. Le réfectoire, lui, ne sert qu'au repas dominical, le seul qui soit pris en commun, tandis qu'un religieux faisait la lecture d'une tribune à laquelle on accédait par un petit escalier toujours visible.

Le temps passé en cellule est tel qu'il ne faut pas imaginer le cloître comme un lieu de méditation ou de promenade : c'est d'abord un lieu de passage, utilisé par les frères qui apportent la nourriture aux cellules, et par les pères pour se rendre dans les locaux de la vie commune. Parmi ces

²⁵ Site internet de Port-Sainte-Marie, cf. bibliographie.

²⁶ Archives municipales de Douai, fonds André-Lussigny, 22II52. Le document est reproduit p. 7 du guide du musée, édition 1999.

²⁷ Les cellules des officiers, qui exercent des fonctions de direction les mettant en relation avec le monde, sont toujours les plus proches de l'extérieur pour que leurs allées et venues ne gênent pas la méditation des autres moines.

²⁸ Des vestiges artisanaux en os de bœuf et de mouton ont été retrouvés dans les latrines de presque toutes les cellules.

derniers, la salle capitulaire revêt une importance toute particulière : c'est là qu'on entend la lecture de la règle de l'ordre, qu'on se confesse, qu'on reçoit la pénitence et qu'on se réunit quand il s'agit d'administrer (achat ou vente de terrain, etc.) Elle sert en outre de chapelle avant en 1725. A partir de cette date, l'église désormais consacrée accueille la vie liturgique : la communauté s'y réunit pour les Grandes Heures (matines, laudes et vêpres), chantées en grégorien. Mais conformément à la règle, c'est par chaque père séparément que la messe est dite le matin, dans les chapelles attenantes à l'église, comme en témoignent encore les piscines nécessaires aux ablutions encastrées dans les murailles. Le dimanche et les jours de fête, les Chartreux ont un temps de récréation et, autorisés à rompre silence un bref moment, peuvent se promener, deux par deux, cuculle sur la tête et sans échanger de regard. Ainsi se déroule la vie de ces religieux qui « *ont entre tous une physionomie particulière, qui se font une solitude dans la solitude, et qui, bien qu'ils soient en communauté, ont dans leur vie quelque chose de la vie des Pères du désert.* »²⁹

Après sa mort, le Chartreux est enterré à même le sol, probablement dans le petit cloître. Les chartreuses, depuis le Moyen Age, et malgré la clôture d'avec l'extérieur que la règle de saint Bruno leur impose, acceptent aussi que des personnes pieuses qui en avaient fait la demande se fassent enterrer dans leurs murs. Celle de Douai ne fait pas exception – Marie de Pronville, veuve de messire de Haynin et bienfaitrice très généreuse du couvent est enterrée dans la chapelle provisoire tout juste terminée, en 1664. Le *Guide itinéraire de l'étranger dans Douai* confirme la pratique : « *Au centre [du grand cloître] est un vaste espace qui servait de cimetière et dans lequel on a retrouvé, il y a peu d'années encore, à côté de quelques ossements, des caveaux préparés attendant des dépouilles mortelles. [...]* Ceci pourrait expliquer l'étendue considérable de l'enclos des Chartreux, surtout quand on sait qu'en 1744, il n'y avait que huit religieux dans la Chartreuse de Douai. »³⁰ La relation entre la taille du cloître et sa fonction de cimetière semble pourtant sujette à caution, d'autant qu'elle provient d'une source qui, tout en constituant un témoignage d'un exceptionnel intérêt, commet bien des erreurs factuelles.

²⁹ Lettres de Mme de Swetchine, t. 1 p. 412, citées par Dancoisne, op. cit., p. 471.

³⁰ Op. cit., p. 113.

UN FAIT DIVERS A LA CHARTREUSE : L'AFFAIRE AUGUSTIN LOUCHET

Un peu plus d'un siècle après sa fondation, la Chartreuse fut agitée par un épisode qui défraya la chronique douaisienne. Nous en avons recensé deux versions fort différentes, l'une donnée au XIXe siècle par l'abbé Dancoisne, dans son *Mémoire sur les établissements religieux*³¹, l'autre dans *l'Histoire de la Chartreuse* de Victor Bufquin, et dans un article anonyme paru en 1973 dans le bulletin de *L'Amicale de la Police du district de Douai*³².

Ce dernier présente l'histoire, qui commence en 1766, comme « *absolument véridique* ». Le prieur du couvent est alors Dom Augustin Louchet, « *bel homme, âgé de quarante-cinq ans environ* ». « *Malgré sa piété, nous apprend l'article, son allure décelait un tempérament militaire.* » C'est que le jeune Augustin s'était d'abord orienté vers la carrière des armes. Il combattit même en Allemagne pendant la guerre de Sept Ans (1756-1763), où sa valeur lui permit d'accéder au grade de capitaine. « *A la fin des hostilités, il rentra en France avec son Corps, lorsque sur la route, entre Weimar et Erfurt, il fut pris de pitié pour une famille pauvre. Un vieillard et sa femme marchaient péniblement, accompagnés de leurs enfants. A la vue des uniformes français, le père sentit son cœur se remplir de joie. Il lia conversation avec le capitaine Louchet et lui raconta sa triste histoire.*

« *Français de naissance, il avait dû quitter son pays natal, car il appartenait à la religion Réformée. Il s'était donc installé en Allemagne, [...] mais à la suite de cette guerre, les Français étaient mal considérés dans ce pays et il se voyait obligé de regagner la France, en abandonnant tout, de peur de se voir massacrer. [...]*

« *Pendant que le vieillard parlait, la capitaine ne cessait de regarder la jeune fille. Elle était vraiment jolie et, dans ses grands yeux, il lisait tant de détresse qu'il ne sut décevoir son père* », qui lui avait demandé de monter à bord d'un des fourgons.

« *Le long de la route, chaque fois qu'il en avait l'occasion, le jeune officier se plaisait à bavarder avec la blonde jeune fille, qui s'appelait Antoinette Le Hon. Parvenu à Erfurt, il obtint pour le vieillard un poste d'économiste à l'hôpital militaire français.*

« *Après la guerre, il fut licencié et, de retour dans sa famille, il annonça son intention d'épouser la jeune émigrée. Mais il se heurta à une interdiction absolue. Jamais il n'épouserait une protestante. Désespéré, il se réfugia chez les Chartreux de La Boutillerie, près de La Bassée, où il embrassa la vie religieuse. Sa conduite exemplaire, son ascendant, le firent rapidement distinguer et, en 1760, il fut nommé prieur de la Chartreuse de Douai. En 1766, dix années s'étaient donc écoulées depuis la brève apparition qu'Antoinette avait faite dans sa vie. Parfois, malgré lui, son souvenir le hantait et il lui fallait faire effort pour chasser ses souvenirs peu conformes à son état. [...]* »

En tant que prieur, Dom Louchet devait assumer différentes tâches au service des institutions voisines. Il devint en particulier administrateur de l'Hôtel-Dieu, ce qui l'obligeait à se rendre de temps en temps dans cet établissement.

« *Donc, en ce jour de décembre 1766, Dom Louchet attendait dans le bureau de l'Hôtel-Dieu [...]. Quand la porte s'ouvrit et que parut la nouvelle Sœur supérieure, élue le 24 novembre précédent, Dom Louchet ressentit un choc terrible. Sous le voile, il venait de reconnaître Antoinette.*

« *Quelques jours plus tard, il obtint un entretien et elle lui raconta qu'après l'évacuation de l'hôpital d'Erfurt, elle était rentrée en France et s'était convertie au catholicisme. N'ayant plus de nouvelles de son jeune capitaine, elle était, elle aussi, entrée en religion, et avait été envoyée à l'Hôtel-Dieu de Douai [...].*

« *Les deux anciens fiancés se revirent-ils souvent ? Tout porte à le croire, car le 23 avril 1767, la ville apprit avec stupeur que le prieur s'était enfui avec la supérieure en passant, disait-on, par un souterrain.*

« *Ayant quitté l'habit religieux, les deux amants se réfugièrent en Hollande, où leur bonheur fut de courte durée. Deux ans plus tard, Antoinette Le Hon mourait. Augustin Louchet, voyant dans cette mort un châtement du ciel, rentra plein de repentir s'en remettre au nouveau prieur de la Chartreuse de Douai. Il y termina sa vie sans histoire, dans l'austérité et la pénitence.* »

³¹ Voir bibliographie. On trouvera l'extrait cité p. 424.

³² « Au XVIIIe siècle ... une histoire sentimentale dans les murs de l'austère Chartreuse de Douai », p. 63.

Et l'article conclut : « *Si cette aventure n'est pas édifiante, du moins est-elle touchante. Elle aurait pu servir de thème à un film ou à une pièce de théâtre.* »

Point de compassion ni de souci d'adaptation littéraire chez l'abbé Dancoisne. Le ton adopté est celui de la condamnation :

« *En 1767, le prieur de la Chartreuse donna l'un de ces grands scandales dont le souvenir se perpétue de génération en génération. Ancien officier des armées françaises que la paix avait laissé sans emploi, et pensionnaire forcé, de par le roi, de la Chartreuse de La Boutillerie, il avait fini par prendre l'habit religieux et était devenu prieur de la Chartreuse de Douai. Membre, à ce titre, du bureau d'administration de l'Hôtel-Dieu, il y retrouva supérieure de l'établissement une Allemande que, dans sa vie romanesque, il avait autrefois connue libre et protestante. Il la séduisit et s'enfuit avec elle en Hollande, asile ordinaire, à cette époque, des mauvais prêtres et des religieux apostats. »*

Et Dancoisne suggère un épilogue différent : le prieur serait mort à la Grande-Chartreuse, et la religieuse à l'hôpital général de Douai, « *où on l'avait recueillie par charité* ».

Difficile d'y voir clair aujourd'hui entre les versions de ce fait divers. Est-il d'ailleurs si important de connaître la vérité ? L'intérêt de l'histoire réside davantage dans le style des deux récits – voire dans ce que le deuxième nous apprend des présupposés et des partis pris d'un abbé du XIXe siècle – que dans les éléments d'information qu'ils nous apportent sur l'affaire proprement dite.

III./ L'OCCUPATION MILITAIRE (1791-1940)

Des Chartreux aux artilleurs

Le 13 février 1790, l'Assemblée constituante interdit les vœux monastiques et supprima les congrégations régulières. La mesure était directement liée à la nationalisation des biens du clergé, et fut appliquée dans les mois qui suivirent. Les treize derniers Chartreux douaisiens quittèrent le monastère le 4 juillet 1791, et se retirèrent à la Chartreuse de la Bouthillerie, dans le Pas-de-Calais – la loi prévoyait que les moines qui refuseraient la séparation seraient rassemblés dans quelques monastères. Un inventaire en date du 30 avril 1790 avait mis en évidence la grande pauvreté du couvent : des tableaux, trente-deux chasubles, quelques cloches, des objets du culte ... Le tout est distribué aux églises paroissiales de Douai, dispersé ou vendu. Il n'en reste rien.

Le monastère en revanche n'a pas été vendu, ce qui lui évita peut-être la pioche des démolisseurs. Le ministre de la Guerre avait émis le souhait de l'affecter à l'Artillerie, et cinq mois après le départ des moines, les soldats vinrent s'y installer ... pour un siècle et demi.

Pendant la Révolution, l'établissement des « ci-devant Chartreux » devient une cartoucherie, ce qui ne manque pas d'éveiller l'inquiétude du voisinage et des autorités. A défaut d'un transfert, la Société populaire exige de la part des autorités militaires une surveillance sans défaut : on craint une malveillance des ennemis de la Révolution, une maladresse des enfants employés, voire l'imprudence d'un irresponsable. On demande à la municipalité de s'assurer du bon entretien des cheminées du quartier. Craintes qui n'étaient pas sans fondements : un début d'incendie a lieu en avril 1793, et une chaudière explose en septembre 1794, blessant trois ouvriers. C'est aussi à la cartoucherie qu'on doit la disparition de la bibliothèque des Chartreux : on a besoin de papier pour fabriquer les cartouches, comme l'explique l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert à l'article « Cartouches » : « *Espèce de boîte faite d'un parchemin ou d'un papier en plusieurs doubles, ou d'une feuille de fer blanc, ou même de bois, qui renferme la charge de poudre et le boulet, et qui se met dans une pièce lorsqu'on est tellement pressé de tirer que l'on n'a pas le temps de s'ajuster* ». Les dizaines de jeunes filles employées ont tôt fait d'épuiser le stock de 2 000 volumes que contenait le monastère. On a alors recours aux bibliothèques des abbayes et lieux d'enseignement divers de Douai : en tout, c'est plusieurs dizaines de milliers de livres qui furent utilisés. Au début du XIXe siècle, la cartoucherie cède la place à un dépôt de munitions et de matériel de guerre, au soulagement, on l'imagine, des riverains. Les canons viennent de la fonderie toute proche, que Louis XIV institua à Douai après la conquête, et qui sous l'impulsion de la famille Bérenger, devint la plus grosse industrie métallurgique du Douaisis. Toutes les parties de l'édifice sont alors utilisées à des fins de stockage, et Le *Guide itinéraire de l'étranger dans Douai* y voit l'un des intérêts de la visite – malgré l'affectation militaire en effet « *il suffit pour le visiter de s'adresser au portier.* » Tandis que « *l'intérieur de l'église sert maintenant de magasin* », « *on remarquera [dans les jardins des anciennes cellules] la masse énorme des projectiles sphériques pour les bouches à feu de tout calibre .* » La fin du paragraphe consacré à l'« *ancien couvent des Chartreux* » donne une idée de ce que pouvait être alors « *cette dépendance de l'arsenal* » : « *Ici les projectiles cylindro-coniques, là les affûts, les prolonges, les caissons, etc., etc. L'ordre est si parfait, malgré l'entassement des objets, qu'en quelques heures, comme cela est arrivé au moment de la guerre d'Italie, plusieurs batteries d'artillerie ont pu se trouver pourvues de tout ce qui leur est nécessaire pour entrer immédiatement en campagne.* »³³

Les transformations de l'ancien monastère

Comment l'occupation par les militaires a-t-elle affecté les divers bâtiments de la Chartreuse ? Le plan de Boulé (fig. 4), faussement daté, on l'a dit, de 1790, mais qui ne doit être que légèrement postérieur à cette date, donne des informations sur les premières transformations opérées. Le

³³ Op. cit., p. 114-115. La « guerre d'Italie » dont il est question désigne la campagne menée en 1859 par les forces françaises, aux côtés des Piémontais, pour libérer la péninsule de la tutelle autrichienne. C'est pour partie le matériel fabriqué par Bérenger qui fut engagé à Magenta et Solferino.

monastère alors est intact, hormis quelques portes bouchées, et la réunion en une aile unique du corps d'habitation à l'Ouest du grand cloître : les cloisons entre les cellules et les murs de séparation des jardins ont été abattus. En 1791 et 1792, les deux petits clochers³⁴ qui surmontaient la Chartreuse sont démolis, probablement pour des raisons de sécurité.

Rapidement, les militaires prennent en main les lieux, sans qu'il soit toujours possible de dater les aménagements liés à la transformation du couvent en un dépôt d'artillerie. L'hôtel de Montmorency est ainsi percé de portes charretières destinées à laisser passer le matériel³⁵. A l'inverse, les ouvertures du petit cloître sur le jardin sont presque toutes obstruées, et une partie des voûtes détruites « *pour les besoins de l'emménagement du matériel* », nous dit le *Guide des Etrangers à Douai*. Des enduits sont partout passés sur la brique rose de la construction, des poutrelles métalliques sont ajoutées, des cloisons viennent compartimenter les grandes salles de l'hôtel de Montmorency de façon à loger les officiers et leurs familles. Plus tard, en 1874, un vaste hangar militaire³⁶ est édifié sur l'emplacement même du grand cloître ; l'aile des cellules, aménagée à des fins militaires dès 1791, on vient de le voir, subsiste elle sans doute jusqu'après la Première Guerre mondiale. Les étages supérieurs des deux tours d'escalier de l'ancien hôtel particulier sont abattus, peut-être parce qu'ils menaçaient ruine, comme les clochers au moment de la Révolution³⁷.

Les dégradations du bâtiment sont souvent liées à l'usage – le carrelage de l'église a été défoncé par le poids des véhicules militaires –, parfois accidentelles : en 1861, une partie de la voûte de l'église s'effondre au cours de travaux d'entretien, causant la mort de quatre soldats. Plutôt que de réparer, ce qui aurait entraîné des frais très importants, on préfère détruire le reste de la voûte.

Aménagée, transformée, adaptée à ses nouveaux usages, la Chartreuse a-t-elle été au total préservée par les militaires ? Les avis sont partagés : « *Il faut reconnaître*, nous dit Maurice Wagon, *que, grâce à l'occupation de la maison conventuelle des Chartreux par les services de l'Artillerie, les anciens bâtiments ont pu être conservés et entretenus dans des conditions relativement satisfaisantes.* »³⁸ Certes, l'autorité militaire avait su se montrer soucieuse de l'entretien du patrimoine – la façade de l'église, on l'a dit, avait été remise en état une première fois en 1894³⁹. L'annonce toute fraîche (21 juin 1930) du classement de l'édifice sur la liste des monuments historiques incite peut-être aussi le président Wagon à l'optimisme – de façon significative, il achève son texte par cette phrase : « *Souhaitons que l'hôtel de Montmorency et les bâtiments des Chartreux obtiennent à leur tour une restauration bien nécessaire* ». Victor Bufquin, en 1945, est lui beaucoup plus sévère : « *Il est navrant de constater, en terminant cette étude de l'occupation militaire des Chartreux, combien cet ensemble, unique dans nos régions, d'un couvent du XVIIe siècle, resté en bon état de conservation jusqu'à la fin du XIXe siècle, a pu, littéralement, tomber en ruines faute d'entretien en quelques vingt-cinq années.* »⁴⁰

En 1940, la débâcle chasse l'armée française de la Chartreuse. Celle-ci conserve pourtant une affectation militaire sous l'autorité allemande. En juillet 1944, du matériel de l'Organisation Todt y est entreposé, ce qui vaut à l'édifice d'être particulièrement visé par le bombardement du 11 août 1944. Quelques bombes touchent au but sans entraîner de dégâts irrémédiables (des toitures et des fenêtres sont soufflées, le mur de clôture sur rue est détruit). Il n'empêche : quelques années plus tard, au moment où l'Armée cède l'ancien monastère à la Ville de Douai⁴¹, afin d'en faire le musée qui remplacerait celui de la rue Fortier, complètement détruit, son état général est proche de la ruine.

³⁴ D'après une gravure du XVIIIe siècle, il devaient être situés sur la salle capitulaire et l'église.

³⁵ Elles apparaissent encore sur les photos réalisées par Augustin Boutique à la fin du XIXe siècle (fig. 10).

³⁶ Il ne fut détruit qu'en 1998. Voici comment P. Bufquin termine un article de 1978 : « *Au milieu de ce quartier rénové, comme une zone d'ombre dans un paysage lumineux, demeurent les magasins de l'Artillerie. Qui ne rêve de voir dans quelques années, à l'emplacement de ces hangars, un vaste jardin fleuri, dont les frondaisons encadreraient, pour en souligner la grâce, la façade arrière de l'ancien hôtel d'Abencourt-Montmorency, et évoqueraient plus avantageusement l'ancien grand cloître de notre Chartreuse.* » (Voir bibliographie).

³⁷ La tour ronde en particulier apparaît beaucoup plus haute qu'elle n'est aujourd'hui sur le plan-relief de 1709.

³⁸ Voir bibliographie.

³⁹ C'est le sculpteur douaisien Laoust qui redonne alors vie aux bas-reliefs.

⁴⁰ Voir bibliographie, p. 27.

⁴¹ En août 1951. Le hangar situé à l'emplacement du grand cloître est lui resté propriété militaire jusqu'en 1997.

Témoin privilégié, Jacques Guillouet, futur conservateur, en dresse le tableau : « *Quand j'ai vu pour la première fois, à la fin de 1951, les bâtiments de le Chartreuse de Douai, récemment acquis par la Ville, ceux-ci présentaient un aspect peu engageant. Faire de cet ensemble, proche de la ruine, un Musée apparaissait une gageure, sinon une folie. Mais n'y avait-il pas alors des ruines partout ? Sous le pâle soleil de décembre, au-delà de la friche d'où jaillissaient encore quelques roses, se dressaient de longues murailles de pierres lépreuses et de briques percées, à la place des fenêtres, de grands trous noirs ! Toitures et charpentes étaient effondrées ; un commencement de réfection avait cependant permis d'abriter les bâtiments Renaissance. De cet ensemble, d'un romantisme plutôt désespérant, émanait pourtant une extraordinaire harmonie. Cela avait été très beau et pouvait le redevenir.* »⁴²

⁴² « La restauration ... », cf. bibliographie.

IV./ LE MUSEE (DEPUIS 1958)

A l'automne 1939, dans l'attente de combats que la déclaration de guerre de l'Angleterre et de la France à l'Allemagne avait rendus inévitables, Stéphane Leroy, conservateur du musée de Douai, mit en caisse les chefs-d'œuvre que renfermait l'établissement et organisa le périple qui, de la Normandie à la Touraine⁴³, devait les tenir éloignés de tout danger de destruction. Le choix, parmi les 2 000 numéros de peinture et de sculpture que contenait le catalogue, dut être déchirant. Il l'aurait été davantage si le conservateur avait pu imaginer qu'un bombardement anéantirait l'immense bâtiment que les Jésuites avaient fait ériger au XVI^e siècle, rue Fortier, ainsi que la bibliothèque et l'essentiel des collections qu'il contenait.

Le choix de faire de la Chartreuse le futur musée de Douai résulte de l'action décidée des cercles cultivés de la ville. C'est dans cette perspective que se situe *l'Histoire de la Chartreuse de Douai* de Victor Bufquin, publiée à la Libération. Quelques années plus tard, celui-ci se souvient des débuts d'un combat désormais gagné : « *Voisin pendant de nombreuses années de la Chartreuse, j'avais souvent rêvé pour ces bâtiments d'une autre utilisation que militaire. Et c'est avec joie qu'ayant pu les faire visiter par les plus hautes compétences des Musées de France, j'avais obtenu leur plus complète approbation sur l'affectation de la Chartreuse au Musée. M. Vergnet-Ruiz, Inspecteur général des Musées de Province, avait employé l'expression qui constituait en même temps un éloge du goût de nos voisins : " Vous aurez là un Musée qui fera pâlir d'envie les Belges."* »⁴⁴

la restauration ne coûte rien à La Ville, propriétaire des lieux depuis 1951 : elle est entièrement financée par les dommages de guerre obtenus de l'Etat pour la destruction du musée de la rue Fortier, et par les crédits du service des Monuments historiques. Les mêmes fonds servent en outre à financer une vaste campagne d'acquisition d'œuvres d'art.

A partir de 1952, sous la direction de M. Gélis puis de M. Berry, architectes en chef des Monuments historiques, les travaux de réfection sont menés, d'abord dans l'hôtel d'Abencourt-Montmorency, puis dans la Chartreuse. Corniches, pignons, charpentes, toitures sont remis à neuf ; le petit cloître est entièrement débarrassé des enduits passés par les militaires, tandis que ses voûtes sont refaites à partir de pierres neuves et de briques anciennes récupérées dans les ruines d'immeubles alentour ; la tour carrée est surmontée comme elle l'était à l'origine d'un toit d'ardoises à quatre pentes ; les pierres du bâtiment des offices, très abîmées, sont remplacées ... Dans le même temps, les architectes aménagent les intérieurs en étroite collaboration avec le futur conservateur Jacques Guillouet. On détruit les cloisonnements variés réalisés par les militaires, de façon à ce que chaque pièce retrouve son volume originel ; on dégage les plafonds à poutres apparentes, on recouvre les sols du rez-de-chaussée d'un dallage de marbre récupéré de l'ancien musée, tandis que les planchers à l'étage sont remis à neuf et parquetés de lames de chêne⁴⁵. Les extérieurs ne sont pas négligés : des tapis de gazon sont plantés devant les façades.

Le 3 mai 1958, le Musée de Douai peut accueillir ses premiers visiteurs. La restauration n'est pas achevée, loin s'en faut, mais le parti est pris de ne pas priver plus longtemps les Douaisiens d'une institution fermée depuis dix-neuf ans. Ce sont huit petites salles qui ouvrent d'abord, dans l'hôtel d'Abencourt. Le musée s'étend ensuite par tranches dans les locaux de l'hôtel de Montmorency et de l'ancienne chartreuse : en 1966, l'ouverture du réfectoire et de la salle capitulaire, restaurés sous l'autorité de M. Waldschmidt, nouvel architecte en chef, marque l'achèvement du projet de transformation de l'édifice en musée. Le conservateur, qui a adapté la présentation des œuvres au fur et à mesure des ouvertures de salles, dispose désormais d'une grande superficie répartie en espaces

⁴³ Les tableaux, accompagnés de Leroy, firent étape au château du Désert, près de Saint-Lô, puis au Grand-Lucé près du Mans, enfin au château de l'Orfrasière près de Tours.

⁴⁴ *Amis de Douai*, août-septembre-octobre 1956.

⁴⁵ Une trappe est ménagée dans le plafond de la grande salle de l'hôtel Montmorency (future salle 5 du musée, consacrée à la renaissance italienne) pour faire passer à l'étage les tableaux de très grand format, comme le *Portrait équestre de Louis XIV*, donné par le roi à la ville au lendemain de l'annexion (1667) et primitivement destiné à l'Hôtel de Ville.

de tailles et d'esprits différents, ce qui lui permet, tout en respectant un parcours chronologique classique, de faire correspondre lieux et œuvres présentées. Ces orientations n'ont jamais été remises en cause. Ainsi, le réfectoire voûté⁴⁶ de l'ancien monastère va pouvoir recevoir des œuvres à thème religieux bien antérieures à sa construction, notamment les polyptyques d'Anchin et de Marchiennes, qui établissent une sorte de transition entre le Moyen Age et la Renaissance. A l'inverse, comme le dit F.-O. Couturier⁴⁷, la *Vénitienne* de Véronèse, « *parée de bijoux et somptueusement vêtue* » y aurait été tout à fait « *déplacée* », alors qu'elle apparaît en majesté dans la salle de réception des Montmorency. De même, les petites salles de l'hôtel d'Abencourt sont un cadre tout indiqué pour les portraits et les œuvres intimistes du XVIIe siècle hollandais, quand les portraits d'apparat comme celui de Louis XIV ou celui de la famille de Francqueville nécessitent l'espace et la pompe du premier étage de l'hôtel Montmorency. Au total, c'est plus de 150 œuvres qui sont ainsi exposées dans les dix-sept salles de la Chartreuse : beaucoup moins, certes, que dans l'ancien musée, où l'accrochage, à l'ancienne, couvrait les murs comme dans les salons (fig. 11), mais la présentation des collections a beaucoup gagné en qualité, en intelligibilité et en cohérence.

Restait la sculpture. Faute de place, les œuvres s'entassaient dans les réserves, et notamment dans l'église, seule partie du monastère à ne pas avoir bénéficié d'un programme de restauration, et de ce fait quasiment en ruine : « *Toutes les sculptures exposées au vent, à la pluie, aux pigeons, sous les fenêtres ouvertes, avaient la même couleur noire. Il fallait les frapper du doigt pour savoir s'il s'agissait de marbre, de plâtre ou de bronze* »⁴⁸, explique F. Baligand, conservatrice en chef du musée. Au début des années 1990, un montage financier permet de reprendre les travaux, qui commencent en 1995 sous la conduite de l'architecte muséographe Jérôme Habersetzer, et s'achèvent en 2001 par la remise à neuf de la façade. Au terme de l'opération, la chapelle constitue un écrin de choix pour les sculptures du XIXe siècle, elles aussi restaurées (« *C'est de résurrection qu'il faudrait parler !* » poursuit la conservatrice), tandis que les chapelles latérales accueillent les objets d'art dans une présentation chronologique, du Moyen Age au XIXe siècle. Le choix est de « *concilier restauration d'une église initialement vouée au culte et présentation de sculptures et d'objets d'art sans lien avec leur lieu de conservation.* »⁴⁹ L'ambition que s'étaient donnée les fondateurs du musée de la Chartreuse de mettre en cohérence architecture ancienne et mise en valeur des collections, trouve un prolongement spectaculaire dans les audaces de la muséographie contemporaine : les voûtes ne sont pas reconstituées, laissant apparaître la charpente en châtaignier, ce qui donne une tonalité sombre au registre supérieur de l'édifice, contrastant avec la clarté de la partie basse – murs et sols blancs baignés de la lumière qui s'engouffre par les baies fermées d'un verre non teinté : « *Cela donne la sensation que les sculptures, de marbre ou de plâtre pour la plupart, flottent dans une boîte blanche* »⁴⁸ (fig. 12).

Arrivés dans la chapelle rénovée, c'est-à-dire au terme de notre parcours historique, on ne peut sans émotion imaginer ce que penseraient Maurice Wagon, Victor Bufquin, ou, plus proche de nous, Jacques Guillouet, ces grands Douaisiens, s'ils pouvaient comme nous déambuler dans ce lieu qu'ils ont connu en si piteux état. Que de chemin parcouru depuis l'acquisition de la ruine par la Ville ! Il aura fallu un demi-siècle, une durée courte au regard de l'histoire, pour que la restauration soit complète, et que la Chartreuse devienne l'un des plus beaux musées de province.

⁴⁶ Cette salle est actuellement en restauration.

⁴⁷ Voir bibliographie.

⁴⁸ « La Chartreuse ressuscitée », entretien avec Valérie Bougault, *Les Musées de l'Oeil*, 2001.

⁴⁹ « La rénovation ... », voir bibliographie.

BIBLIOGRAPHIE

Sur la Chartreuse de Douai :

BUFQUIN (Victor) : *Histoire de la Chartreuse de Douai (six siècles d'histoire locale)*. Douai, 1945.
DANCOISNE (M. l'abbé) : *Mémoire sur les établissements religieux du clergé séculier et du clergé régulier qui ont existé à Douai avant la Révolution*. Mémoires de la S.A.S.A. (Société d'agriculture, de sciences et d'arts), série 2, tome XII (1872-1874).
COMPAGNON (Eric), LOUIS (Etienne) : *Boulevard de la République/ancienne Chartreuse, site 308-99 : Document final de synthèse*. Service archéologique de Douai, 2000 (inédit).
WAGON (Maurice) : *Le Magasin militaire des Chartreux, son histoire (1340-1931)*. AMD, 11142 (inédit de 1931).
Guide itinéraire de l'étanger dans Douai, Douai, L. Crépin libraire-éditeur, 1861 (?)

Articles :

BALIGAND (Françoise) : « La rénovation du musée de la Chartreuse (1992-2001) », *Amis de Douai*, tome XIV, n° 1, janvier-juin 2001.
BUFQUIN (Pierre) : « Voici vingt ans, le Musée de Douai s'installait à la Chartreuse », *Amis de Douai*, tome VII, n° 7, juillet-août-septembre 1978.
COUTURIER (France-Odile) : « Le musée de la Chartreuse à Douai », *Amis de Douai*, tome VIII, n° 3, juillet-août-septembre 1980.
GUILLOUET (Jacques) : « Cent cinquante ans du musée de Douai », *Amis de Douai*, août-septembre-octobre 1956.
GUILLOUET (Jacques) : « Résurrection de la Chartreuse de Douai », *Amis de Douai*, tome V, n° 1, janvier-février-mars 1958.
GUILLOUET (Jacques) : « La restauration de l'ancienne Chartreuse et son aménagement en musée », *Amis de Douai*, tome VII, n° 7, juillet-août-septembre 1978.

Sur le contexte du monachisme au moment de la création de l'ordre des Chartreux :

BARTHELEMY (Dominique) : *L'ordre seigneurial. XIe-XIIe siècle*. Collection Points, Seuil, 1990.
CHELINI (Jean) : *Histoire religieuse de l'Occident médiéval*. Collection Pluriel, Hachette, 1991.

Articles :

BIGET (Jean-Louis) : « Naissance de Cîteaux », in *L'Histoire* n° 217, janvier 1998, p. 32-38.
VAUCHEZ (André) : « 1098 : la fondation de Cîteaux », in *Le Nouvel Observateur*, hors-série n° 40, 2000, p. 30-35.

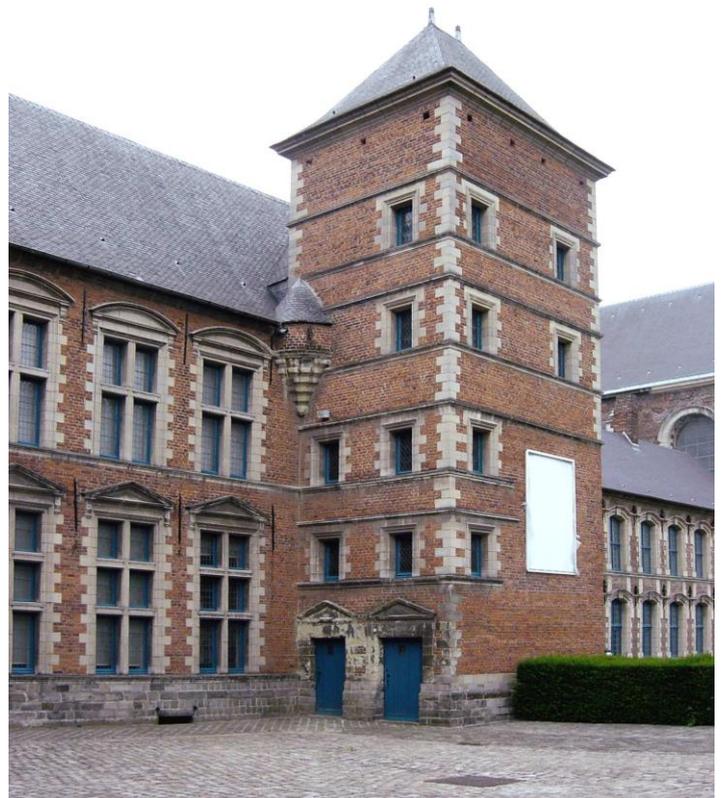
Sur les autres chartreuses :

Site internet de la Chartreuse de Valbonne (Gard) : www.chartreusedevalbonne.com
Site internet de la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon (Gard) : www.chartreuse.org
On consultera les résultats des travaux de l'URAC (Unité archéologique de recherche cartusienne), sous la direction de Jean-Luc Mordefroid, sur le site archéologique de l'ancienne Chartreuse de Port-Sainte-Marie (Puy-de-Dôme) : <http://perso.wanadoo.fr/chartreuse.psm/>
Pour la Chartreuse de Pavie, courte et excellente mise au point in LANEYRIE-DAGEN (Nadeije) (s.d.) : *Les Grands Monuments*, collection La Mémoire de l'humanité, Larousse, 1994, p. 182-183.



Figure 1
Hôtel particulier de la famille d'Abencourt
© Daniel LEFEBVRE

Figure 2
Hôtel particulier de la famille de Montmorency
© Daniel LEFEBVRE



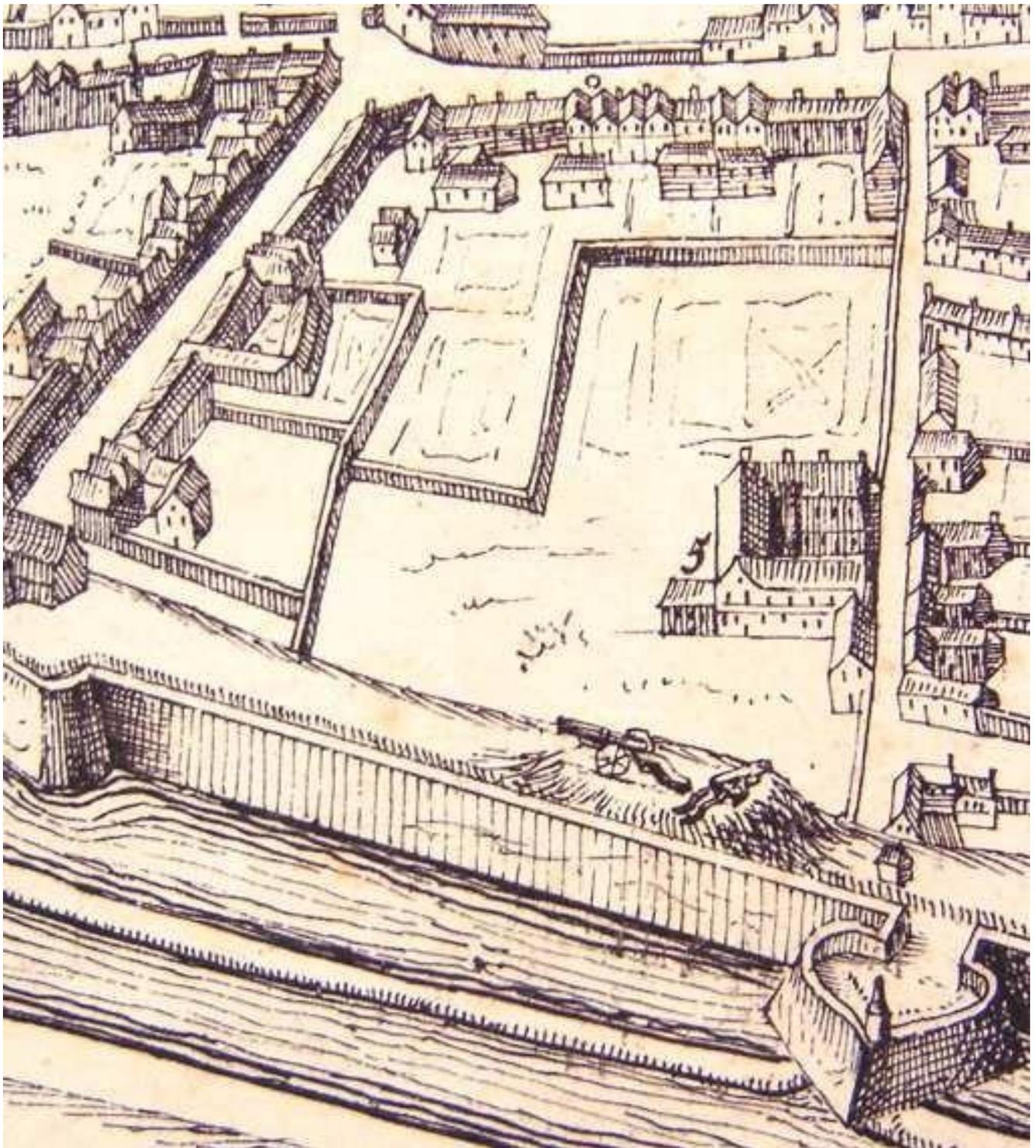


Figure 3
Détail du plan de Blaeuw (1649), reprenant le plan de Martin le Bourgeois (1627). En 5, l'hôtel de
Montmorency à l'arrivée des Chartreux
© Daniel LEFEBVRE

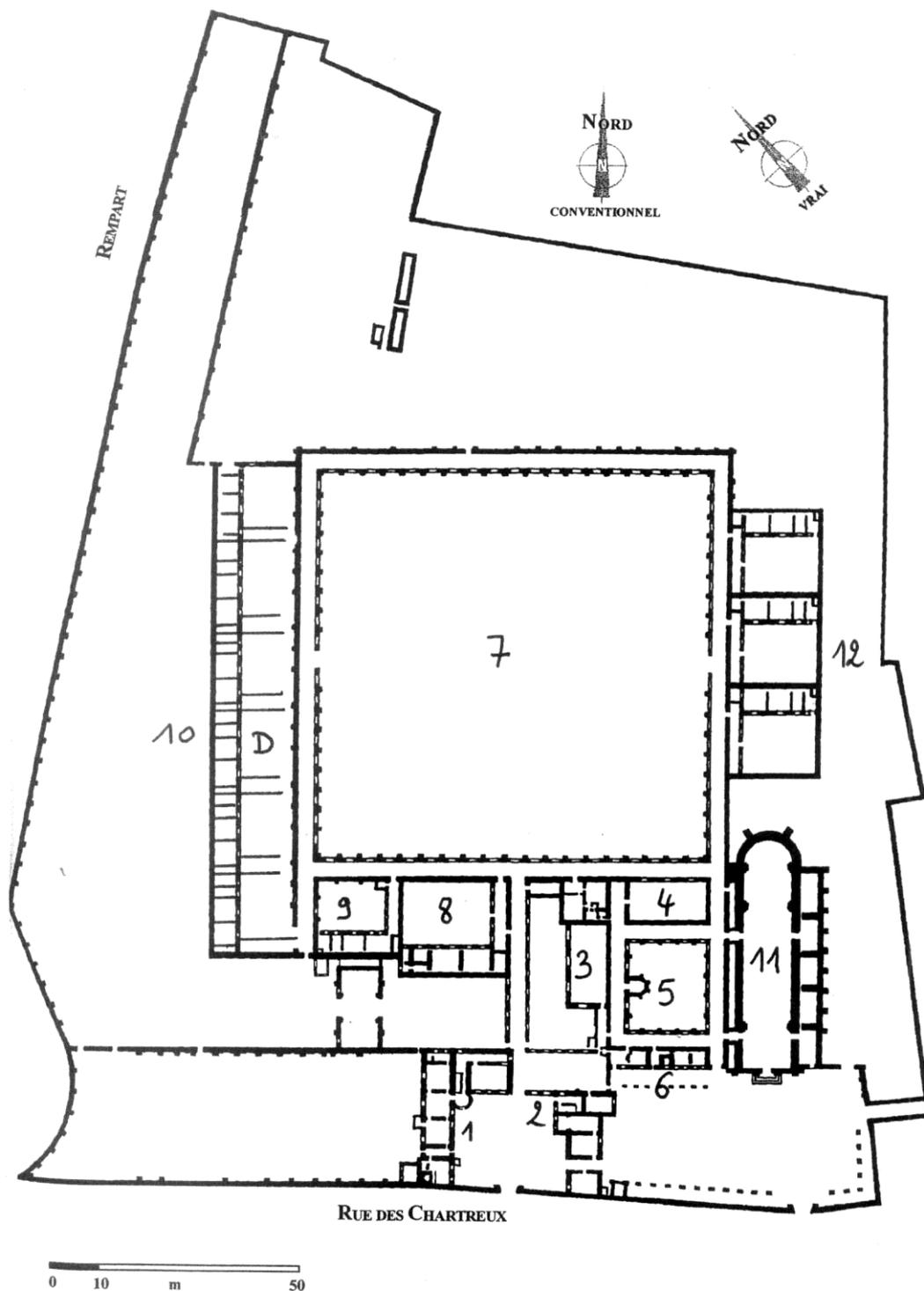


Figure 5

Etapes de la construction de l'hôtel particulier et des bâtiments conventuels d'après le plan de Boulé (avec l'aimable autorisation du Service archéologique de Douai).

1 : Hôtel d'Abencourt, 1559. 2 : Hôtel de Montmorency, 1608. 3 : Réfectoire, 1663, reconstruit en 1687. 4 : Chapelle provisoire, puis salle capitulaire, 1663. 5 : Petit cloître, 1728 (1687 pour la galerie ouest). 6 : Bâtiment des offices, 1690. 7 : Grand cloître, 1692-1695. 8 : Cellule du prieur, 1692-1695. 9 : Cellule du sous-prieur, 1692-1695. 10 : Cellules des pères, 1692 - 1695. 11 : Eglise, 1700-1722. 12 : Cellules tardives, 1728.

La lettre « D » représente la cellule reproduite en figure 9.



Figure 6
Façade du bâtiment des « offices » et de la chapelle du couvent des Chartreux
© Pierre DEVRED



Figure 7
Façade de la chapelle des couvent des Chartreux
© Daniel LEFEBVRE



Figure 8
Cloître du couvent des Chartreux
© Hugo MAERTENS

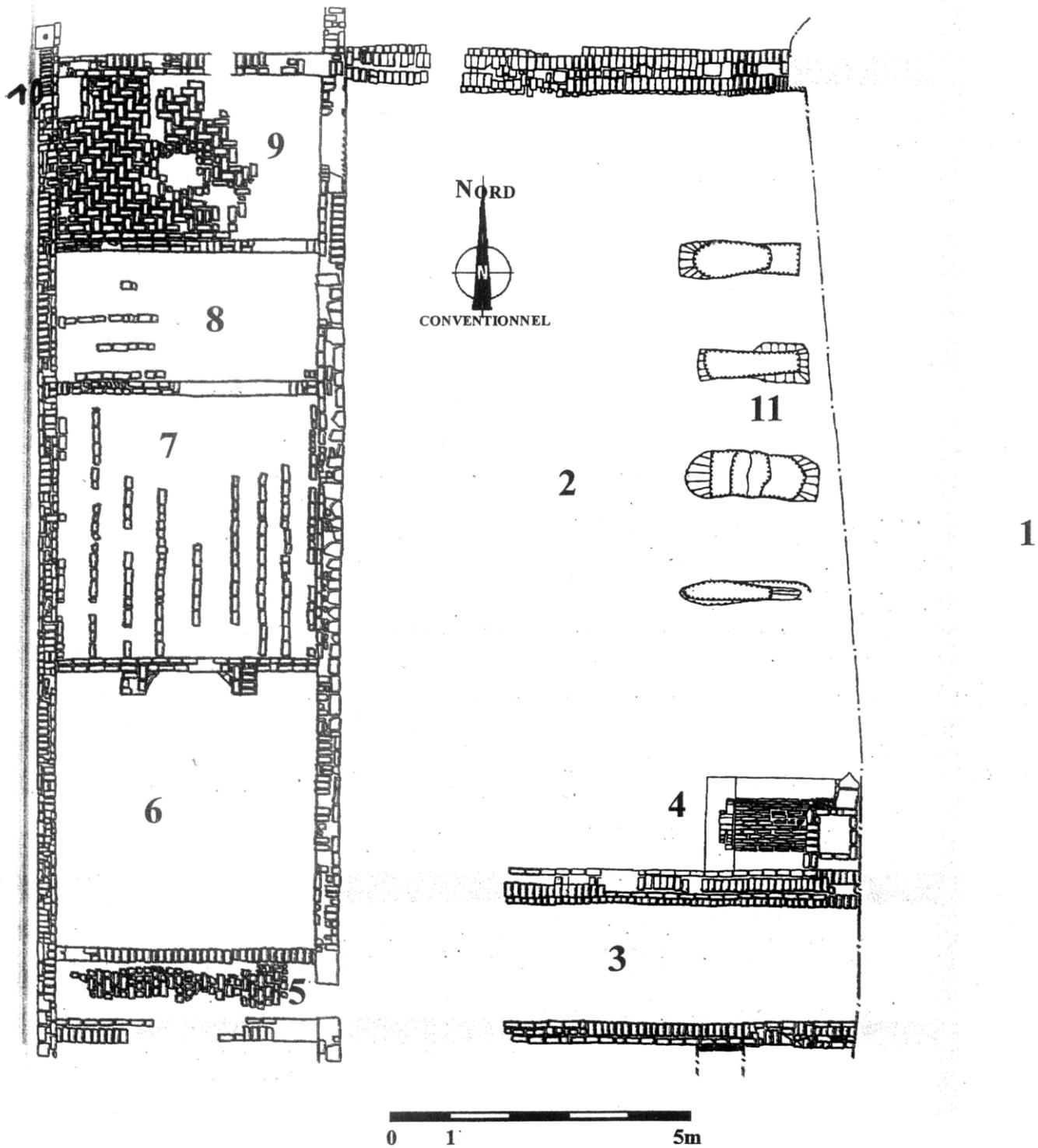


Figure 9

Plan d'une cellule de l'aile occidentale d'après le Service archéologique de Douai

Il s'agit de la cellule « D » qu'on situera sur le plan d'ensemble, figure 5.

1 : Galerie occidentale du grand cloître. 2 : Jardin. 3 : Promenoir. 4 : Citerne à eaux pluviales. 5 : Couloir et cage de l'escalier du comble. 6 : « Ave Maria ». 7 : Chambre. 8 : Cabinet de travail. 9 : Atelier. 10 : Latrines. 11 : Dépotoirs dans le jardin.



Figure 10
L'hôtel d'Abencourt-Montmorency, fin XIX^e – début XX^e siècle
Photographie d'Augustin Boutique



Figure 11
Salle de peintures de l'ancien Musée de Douai
situé rue Fortier fin XIX^e – début XX^e siècle
Photographie d'Augustin Boutique



Figure 12
Vue intérieure de la chapelle du couvent des Chartreux
© Hugo MAERTENS



MUSÉE
DE LA CHARTREUSE

